

BÔNE, EN SEINE ST DENIS

Par Natalie DEGEN

Le chagrin auquel il ne faut pas céder. Après plusieurs nuits sans sommeil, Cyprien et ses yeux cernés passent en revue la tonne des décisions à prendre, les appels téléphoniques à des personnes pour lesquelles il n'est rien mais qu'il va assurément faire pleurer, la masse des papiers à remplir. Il y a deux jours encore, elle était vivante, affichant un sourire de façade, quasiment un rictus, auquel elle ne l'avait pas habitué. Sa mère, morte en plein hiver dans une petite ville du Nord de la France.

« Je suis orphelin maintenant », constate-t-il machinalement, assis dans le hall d'une mairie dont la secrétaire vient de mettre la main sur son épaule.

- « M. Chautard, c'est bien ça ? » Cyprien se lève, salue, écoute d'une oreille les condoléances maladroites de la dame. « Vous avez la carte d'identité de votre mère ? »

Cyprien fouille mécaniquement son portefeuille.

- « Ah, je vois que votre mère était originaire de banlieue parisienne, comme moi ».

Quelque chose s'éveille dans l'esprit embrumé de l'endeuillé. Un semblant de colère venue des profondeurs qui le fait répondre d'un ton sec.

- « Non, elle était née en Algérie. Elle était ce qu'on appelle une Pied-Noir ».

- « Dans ce cas, pourquoi avoir indiqué le 93 comme département de naissance ? ».

A la perplexité de son interlocutrice succède un silence gêné que Cyprien connaît par cœur : il marque la plupart du temps l'incompréhension, parfois le désintérêt ou le mépris. Combien de temps encore devra-t-il trouver les mots pour évoquer, devant de parfaits inconnus, l'Algérie qui était française, la valise ou le cercueil, ce pays que l'on quitte en se retournant et qui hante les jours et les nuits d'une vie, la codification administrative qui rajoute du malheur à l'exil ? Sa mère est morte et ça continue.

La fatigue se fait plus intense, qui l'oblige à s'affaler quelques instants après dans sa voiture. Les yeux clos, le voici projeté quarante ans en arrière, le jour de sa rentrée en sixième, au collège Boris Vian de Fives.

- « Cyprien, je peux vous demander pourquoi vous n'avez pas pris allemand comme première langue ? »

- « Je... »

- « Vous devez être bilingue, avec une mère

allemande ! » - « Hein ? Je... Mais non, ma mère est française ! »

- « Ah ! Excusez-moi, j'ai cru, vu qu'elle est née à Bonn ».

Derrière ses lunettes, M. Durieux avait plissé les yeux en relisant la fiche de renseignements récupérée quelques minutes plus tôt. Cyprien, quant à lui, n'avait rien compris. Il n'était pas préparé, ce jour-là, à prendre un uppercut en plein cœur. Sa mère, qui était jeune encore, ses cheveux noirs frisés, son accent impossible, la couscoussière dans la cuisine, comment penser une seconde qu'ils aient pu venir d'outre-Rhin ?

Il avait alors pris son courage d'enfant à deux mains pour répondre d'une voix ferme : « Oui, elle est bien née à Bône, mais c'est en Algérie, Bône ». Et avait immédiatement prié pour que ce dialogue de sourds s'arrête. Pourvu que lui, Cyprien, avec son pantalon en flanelle un peu court et ses chaussettes repriseses, n'ait pas à se lever devant les autres pour expliquer que Bône n'existait plus, que la ville s'appelait maintenant Annaba, que sa mère se considérait comme apatride mais qu'elle était née dans un département français métamorphosé en un pays étranger. Pourvu qu'il n'ait à parler ni de cette incongruité, ni de la guerre.

« Désolé mais pour moi, Bonn est en Allemagne ».

La réponse du professeur d'anglais avait fusé avec la violence d'une gifle. Elle avait ratatiné Cyprien sur sa chaise. Son voisin lui avait alors coulé un regard qui en disait long sur l'intérêt qu'il y avait à être assis près d'un garçon incapable de connaître le nom du pays où était née sa maman. Il avait vu M. Durieux l'examiner avec insistance par-dessus ses lunettes. C'est qu'il n'avait rien à voir avec les gosses du quartier. Avec sa peau mate, ses yeux marrons et sa petite taille, il déparait dans la classe. Soumis à ce regard inquisiteur, Cyprien avait rougi. Un doute s'était insinué dans son esprit quant à la certitude de ses origines : il allait devoir rapidement éclaircir cette histoire d'Allemagne.

L'affaire avait été réglée le soir-même, grâce à l'atlas tendu par son père. Le lendemain matin, du haut de ses dix ans, Cyprien avait intégré le fait que les « Français de France », comme disait sa mère, ne comprendraient pas l'histoire en miettes qui était celle de sa famille. Cela ne les intéresserait jamais. Lui la trouvait pourtant belle, cette épopée orale, transmise par bribes au gré des confidences. Cette tragédie funeste, il se devait de l'apprendre par cœur pour l'appivoiser, pour y comprendre quelque chose et la faire sienne. C'est ainsi qu'il avait délibérément choisi le camp de ces vaincus, de ces sans-terre que le reste de la population

nommait désormais « Pieds Noirs » ; il lui faudrait toute sa vie défendre sa mère, afficher une fidélité sans faille à un passé qui appartenait à ces ombres sur la tombe desquelles il ne pourrait jamais se recueillir. Le mépris affiché par son professeur d'anglais avait porté du fruit.

Quelques jours plus tard, dans la cour du collège, un gamin l'avait interpellé :

« Hé toi, l'Algérien ! Si ta mère est née en Algérie, ça veut dire que t'es Algérien ! »

A tout prendre, il avait de suite préféré l'attitude de M. Durieux à cette ignorance crasse qui soulevait maintenant une vague de rires chez les autres collégiens. Il aurait aimé rester imperturbable mais c'était sans compter avec ce caractère sanguin hérité de « là-bas ». Il avait donc lancé son cartable à la tête du malotru, l'avait gratifié de quelques coups de pied et avait pris deux heures de colle. A ses parents inquiets de voir leur fils tourner voyou à peine entré au collège, il n'avait rien dit des raisons de la bagarre. C'était donc dans le plus grand secret qu'il avait défendu l'honneur des siens, celui de son ancêtre arrivé à Guelma en 1871 comme celui de son grand-père, parti de Bône en 1963. Une arrivée en Algérie et un retour vers Marseille, à quasiment un siècle d'intervalle, qui signaient l'une et l'autre l'évidence de rester Français. Il n'allait pas laisser quelques morveux salir cette transmission arrachée à l'histoire.

Le voici qui se gare sur le parking du funérarium. Le ciel est bas, tout est moche. Sale endroit pour mourir quand on est né au soleil africain, se dit-il en entrant dans la pièce impersonnelle où sa mère repose. Elle est là, occupée à rester immobile, couchée sur ce lit dur, toute belle dans son chemisier en soie rose. Cyprien lui parle à l'oreille.

« Maman, tu ne sais pas qu'à la mairie, ils m'ont fait le coup du 93 ?

Heureusement que tu n'étais pas avec moi, tu te serais énervée comme avec ta carte d'électeur ».

Pour qu'elle se sente moins seule, pour que le soleil entre enfin dans la pièce, son fils sort d'un grand sac le cadre habituellement accroché à l'un des murs de la chambre de la défunte. C'est une belle vue aérienne du petit port d'Algérie où sa famille passait les étés jusqu'au grand départ. La Calle.

La photo montre la presqu'île et ses maisons serrées, le cours Barris et ses palmiers, l'« île maudite » et la mer, on y pressent la chaleur des journées occupées à nager et la brise qui joue autour du phare. A coup sûr certains y attendent, en grignotant des sardines sur les petits quais, le retour des bateaux de pêche partis à l'aurore.

« Maman, tu vas être enterrée dans ce pays que tu n'as pas aimé et qui ne t'a jamais adoptée. Comme j'aurais aimé mettre dans ton cercueil un peu du sable de là-bas. Mais comment faire ! A chaque fois que j'ai émis l'idée d'aller en Algérie, tu t'es mise en colère. Tu disais c'est fini ».

Pourquoi avait-elle besoin d'affirmer cela, d'ailleurs ? Personne n'y croyait, surtout pas elle. Un jour de vacances à La Ciotat, lors d'un ultime bain de mer, il avait croisé son regard qui fouillait l'horizon à la recherche de la terre natale. Cela n'avait duré qu'une seconde mais ce moment avait pour lui résumé la vie de sa mère : le deuil de son Algérie n'avait jamais été possible car elle ne voulait pas s'y résoudre. L'interdiction formelle qui lui était faite, à lui, de visiter l'autre rive de la Méditerranée, s'expliquait par l'incapacité de sa mère à tirer un trait sur sa vie d'avant l'exil.

C'est pour elle bientôt l'heure d'un autre grand départ. Cyprien se sent comme un fils indigne, incapable de donner à sa mère la sépulture qu'elle mérite. Ce sable, comme une barrière protectrice entre le corps tant aimé et la terre de France, ç'aurait été comme une réconciliation, la paix enfin trouvée. Mais où aurait-il ramassé les grains de ce linceul ? A la grande plage ? Sur la plage de l'usine ? A la Missida ? La plage Chapuis ? La Caroube ? Quelle était la plage préférée de sa mère ? A quoi ont donc servi les siècles d'oraison qui lui ont transmis l'Algérie perdue ? Il fouille sa mémoire à la recherche d'un indice.

« Le nom de la ferme de ton père (La ferme lorraine). Le bétail éventré par les fellaghas. Les glaces que tu mangeais à Bône (les créponnets). La barque familiale (Le Saint-Yves). La fête principale de La Calle (la procession de Notre-Dame du Mont-Carmel). La balle destinée à ton père, à laquelle il échappe grâce à l'un de ses ouvriers. Ton adresse pendant la guerre (place Alexis Lambert). Le surnom donné aux voisins (Les Mabo), conduits de nuit en voiture à l'aéroport. La fille du docteur, morte de péritonite, enterrée dans la douleur par tout un village dévasté par le chagrin (Lucette). Le regard voilé de ce jeune soldat blessé par une grenade lancée sur la terrasse d'un bar et amené à l'hôpital dans ta 2 CV. Le plan de la maison de vacances achetée sur ce « Bastion », comme disait ta tante. Les oursins que vous mangiez sur les rochers. Le piano de ta mère débité en petit bois par des hommes qui n'avaient jamais entendu jouer Chopin ».

Rien. Pas de nom de plage, pas de sable. Il reprend, la voix enrouée.

« Maman, de toute façon, pourquoi je cherche encore, je ne peux rien réparer ».

Ce sera donc un ultime malheur dans cette histoire compliquée. Si elle pouvait répondre, sa mère hausserait les épaules en marmonnant : « Ce n'est pas grave. De toute façon, c'est fini ».

Le téléphone de Cyprien vibre. Il sort sur le parking pour prendre la communication.

C'est un employé des pompes funèbres.

« M. Chautard, j'appelle pour la pierre tombale de votre mère. Sur votre papier, je vois Bône écrit avec un o accent circonflexe mais je crois que ça s'écrit plutôt e-a-u, non ? C'est que je ne veux pas donner de mauvaises indications au graveur ».

Cyprien raccroche sans répondre. Il retourne vers la morte, dont les yeux clos ne peuvent pas voir son égarement. Alors il crie.